

après la mort, et celle de la bonté dépassant la vertu et la justice. Si les spirites arrivent à cette morale, seul salut possible pour nos âmes incertaines et troublées, peu m'importe la voie! Toutes sont bonnes qui y mènent.

Cette curieuse et, par moments, haute comédie a été montée à la Renaissance avec un art extrême, un soin charmant des moindres détails, et jouée avec un ensemble surprenant. Je ne trouve qu'à louer M. Brémont, plein de chaleur et de simplicité dans d'Aubenas; M. Deval, qui a donné une très belle physionomie à Valentin, fier et tendre; M. Laroche, excellent et comique sans caricature dans le rôle du docteur Parisot; M. Plan, très élégant et de bonne diction dans le personnage difficile de Stoudza, tous, enfin, en mettant à part un débutant, M. Ripert, qui a fait du docteur écossais Davidson un type parfait de savant mystique. Pour les femmes, les rôles sont de moindre importance. On regrette pourtant que Mme Caron soit brûlée, à la fin du premier acte, avec cette pauvre Cécile Gournay: elle était agréable à voir et à entendre cette veuve perverse... Mlle Seylor est fort aimable et très bonne comédienne, par la simplicité de son jeu, en garçonnet breton qui ne croit pas aux esprits, mais aux sorts que jettent les bergers. Pour Mme Sarah Bernhardt, pleine de grâce au premier acte, elle a enlevé le public au second par la façon admirable dont elle a joué la scène où, de l'amour exalté, elle passe au dégoût et à la haine de l'amant indigne. Elle n'a jamais été plus belle.

Henry Fouquier.

**Opéra-Comique** : *Kermaria*, idylle en trois actes, précédée d'un prologue, poème de M. Gheusi, musique de M. Camille Erlanger.

Il y a un peu plus d'un an, au sortir du concert de l'Opéra où *la Légende de saint Julien l'Hospitalier* de M. Camille Erlanger fut si chaleureusement applaudie, j'écrivais : « Il est permis de croire que la réputation du musicien dont nous venons d'entendre la première œuvre datera de ce jour. »

Je suis heureux d'avoir été bon prophète. Dès le lendemain, en effet, le directeur de l'Opéra-Comique se faisait lire et recevait *Kermaria*. Hier, il représentait le nouvel ouvrage du jeune compositeur qui — je l'annonce de suite — débute dans la carrière dramatique par une manifestation de son art extrêmement curieuse, volontaire et intéressante.

Pour en bien comprendre la signification, pour en parler sans parti pris et sans injustice, il importe, je pense, d'établir avant toutes choses ceci : *Kermaria* est moins une pièce de théâtre, au sens usuel du mot, qu'une fantaisie lyrique, très libre de forme, en ce qui touche à l'agencement sommaire de ses scènes et aux rares « péripéties » de ses quatre tableaux.

Dans cette fantaisie qui — je prie qu'on le remarque — n'appartient pas plus au genre de l'oratorio qu'au genre de l'opéra, le surnaturel joue un rôle fort important. On peut même dire que, d'un bout à l'autre du poème, l'action lui est soumise et qu'il domine les caractères des principaux personnages. Ne demandons donc pas à l'action une logique qu'elle ne saurait avoir, aux caractères une vérité qui est incompatible avec l'esprit de l'œuvre. Tâchons de suivre impartialement les auteurs sur le terrain où il leur a plu de marcher et ne leur imposons aucune esthétique particulière, aucune préférence personnelle. Voyons seulement si, en ce qu'ils voulurent faire, ils ont réussi.

Un prologue de frappante brièveté, de sombre et franche couleur fantastique, nous montre d'abord, sur une falaise bretonne, un moine courbé sous l'anathème des voix justicières. Eperdu, il s'accuse du crime de luxure et, pour fuir la clameur grandissante de son remords, va se jeter dans l'abîme lorsque, du ciel, tombe la parole d'espérance. Deux purs amants rachèteront les deux âmes impures. En un cloître abandonné s'accomplira le mystère de rédemption. Et, à la cime d'une roche, apparaît, fantôme blanc, la coupable, annonciatrice des futurs pardons.

Dans la cour d'une ferme, tandis que résonne par les campagnes, affaiblie, lointaine, la marche chouanne — c'est à la fin du siècle dernier — passe, silencieux, l'ermite, centenaire à présent. Deux jeunes gens le regardent s'éloigner. Yvon, le sergent républicain, mal guéri de la blessure qu'il reçut dans son récent combat contre Yann le Chouan,

s'appuie à l'épaule de Tiphaine qui l'a recueilli, soigné et sauvé. Les parents de celle-ci, Alain et Annette, contre son gré, l'ont promise à Yann, maintenant furieux de se voir préférer un ennemi. Mais le soir tombe et les bonnes femmes du village, apportant leurs rouets, s'installent pour la veillée. L'Angélus sonne et la poésie de son carillon évoque le souvenir des belles légendes d'Armorique. Il en est une, plus merveilleuse encore que toutes les autres, et Tiphaine la conte.

Le château de Kermaria, dont les murs en ruine s'érigent, là-haut, sur la falaise, est un château enchanté. Une âme l'habite, l'âme de la Dame Bleue, secourable aux purs amants et, parfois, dans la chapelle, sous son inspiration, chantant encore les vieilles orgues majestueuses dont le son, parcourant les landes, apporte aux pauvres gens la suprême consolation de la musique. Et voici qu'une étrange plainte se fait entendre. Soutenu par des voix de rêve, l'instrument mystérieux et magique parle. Il jette dans l'extase Yvon, mal guéri de corps et d'esprit, et quand Yann, avec sa troupe, vient pour se venger, le sergent s'échappe et se réfugie dans l'église miraculeuse. Tiphaine l'y rejoint et, l'esprit encore troublé, le corps encore malade, le pur amant prend sa pure amante pour la Dame Bleue. Nulle passion charnelle ne les anime l'un et l'autre. Par eux, le moine sera absous. Arrive donc le Chouan, son fusil à la main, l'orgue vibrant, tonnant tout à coup, le désarmera et l'idylle s'achèvera en la montée des hymnes de reconnaissance et de gloire.

Telle est, au plus bref, la fantaisie lyrique que M. Gheusi, en poète élégiaque et contemplatif, a écrite et que M. Erlanger, en artiste de foi et de conscience, a mise en musique. Bien que, dans son exécution, elle ne tienne aucun compte de certaines règles de théâtre que je crois fondamentales et qu'elle ne s'accorde nullement avec certaines idées dramatiques qui me sont chères et que je tiens pour bonnes, il me plaît de l'accepter comme les auteurs nous l'offrent. Je sais parfaitement où pourrait porter ma critique et, en deux mots, je la formulerais tout à l'heure, mais je sais aussi et j'affirme que la partition de *Kermaria* représente l'effort très considérable d'un compositeur qui, ne l'oublions pas, débutait pour ainsi dire hier et qui, s'il le veut, se placera bientôt au premier rang. M. Erlanger possède un don d'évocation extrêmement précieux. Son prologue où, dans la violence sonore, sont exposés quelques-uns des thèmes essentiels de l'ouvrage, est d'une curieuse allure tragique. Au premier acte, le travail de ces thèmes, la mise en œuvre d'autres motifs deviendront très intéressants et, dès le lever du rideau, l'auteur, par son ingéniosité mélodique, par son coloris instrumental, saura nous faire éprouver l'impression de la Bretagne aride, monotone et désolée. Remarquez la petite scène du commencement où la gravité douloureuse de l'ermite est mise en opposition avec les sonneries pittoresques de la marche chouanne; notez la candeur du thème d'amour, si gentiment syncopé; le trait brutal qui caractérise Yann; la bonhomie simple du motif des parents; le dessin gothique de celui de *Kermaria*, avec son accompagnement en quintes, de si amusante barbarie; la musique de l'orgue, mystérieuse, légendaire, primitive, et goûtez la mélancolie profonde de ce tableau. Cette mélancolie s'étend jusque sur le chœur des bonnes femmes qui filent et tricotent pendant que l'orchestre bavarde d'exquise façon, intermède sans doute, mais intermède délicieux tout enveloppé de la poésie triste des landes maritimes. Et ce ne sont pas les jolies et expressives choses qui manquent au très long duo du second acte où les purs amants, avec la placidité, hélas! nécessaire, chantent leur pur amour...

J'ai dit trop franchement en quelle estime artistique je tiens M. Erlanger, j'ai proclamé trop nettement les mérites de sa partition pour ne pas supplier mon jeune confrère de sortir au plus vite de son rêve et de s'élaner bravement, éperdument dans la vie. Au théâtre — je parle du théâtre lyrique — l'action est insuffisante si elle ne résulte d'un grand et clair symbole, mais, en revanche, l'émotion est impossible sans le heurt des sentiments, sans le cri humain, sans le secours de la vie. Avant peu, j'en ai la conviction, M. Camille Erlanger le comprendra et occupera, parmi les musiciens contemporains, la place qui lui est due.

La troupe de l'Opéra-Comique apporte tout son zèle à la représentation de *Kermaria*. Dans le lourd rôle de Tiphaine débute très vaillamment, très brillamment Mlle Guiraudon, premier prix du Conservatoire de l'année dernière, dont la voix, pure et juste, a un charme extrême et dont le jeu est adroit. M. Jérôme lui donne la réplique avec sa chaleur habituelle. M. Bouvet dessine en maître la silhouette étrange du moine maudit. Mlle Wyns prête beaucoup de tendresse à la mère Annette. M. Belhomme, le père Alain, se dépense en brusquerie affectueuse, et M. Mondaud est un Yann brutal à souhait. L'orchestre de M. Danbé et les chœurs de M. Carré manœuvrent bien. La mise en scène est fort soignée et les décors sont beaux.

Alfred Bruneau.

## LA SOIRÉE

Ce que j'ai appris de plus amusant au cours de cette extraordinaire soirée, c'est que tous les artistes de la Renaissance, à force de répéter la pièce de M. Sardou, étaient devenus spirites. M. Brémont s'est rappelé qu'il avait autrefois fait tourner des tables; M. Laroche, qui pourtant tient tout le long de la pièce, le langage, de la saine raison se sent ébranlé dans son incrédulité.

— Prenez garde! lui disait-on hier, si vous vous laissez circonvenir par ce fallacieux Davidson, vous n'aurez plus l'énergie négatrice qu'il faut!

M. Ripert, qui joue si merveilleusement le rôle de l'écossais Davidson, accent, mimique, tenue si sobrement britanniques, a pris au sérieux son rôle d'apôtre et, déjà spirite depuis douze ans, distrait les répétitions de prêches documentés qui brisèrent les dernières résistances de ses camarades. M. Angelo, seul, qui avait vu de près les supercheries spirites du fameux photographe Buguet, puisqu'il était de la maison, s'en tient à ce qu'il a vu et se met à sourire au seul mot de spiritisme.

Au contraire de ce qu'on aurait pu croire, on causait peu du spiritisme dans les couloirs. La pièce n'est pas mûre à ce qu'il paraît; les gens sourient encore au bruit des tables frappantes, et, comme me le disait l'autre jour M. Sardou, il faudra du temps avant que la foi nouvelle soit implantée dans les esprits, par les esprits.

Pourtant, j'ai réussi à découvrir quelques spirites convaincus, et j'ai quêté leur avis sur cette première apparition du spiritisme au théâtre. Eh bien! ils ne sont pas contents de M. Sardou; ils trouvent qu'il y avait mieux à faire que de donner la parole à une table, « ce qui est bien vieillot, bien usé et bien banal ».

— Laissons ces amusettes aux snobs du psychisme! m'ont-ils dit tristement. Ces expériences foraines seraient plutôt faites pour déconsidérer la foi nouvelle; si quelque chose pouvait l'atteindre...

Un autre spirite m'a assuré que M. Sardou avait là commis une faute grave contre la religion nouvelle :

— Donner ainsi en spectacle, à la risée des sots, le simulacre des hautes et nobles manifestations des esprits, lui vaudra sûrement une leçon occulte... Que sera-t-elle? Je n'en sais rien... Mais je souhaite qu'il n'ait pas à regretter ce qu'il a fait là.

J'enregistre.

Quant aux matérialistes de la salle, ils sont demeurés d'un scepticisme révoltant :

— Est-ce qu'on se fiche de nous? s'exclamait grossièrement l'un d'eux à l'entr'acte.

A quoi un critique répondit :

— C'est aussi beau que *la Haine*.

Et plusieurs conversations se terminaient ainsi :

— Allons applaudir Sarah.

Ce qui est, en effet, le commencement, le milieu et la fin de la sagesse.

Un Monsieur de l'Orchestre.

## COURRIER DES THÉÂTRES

### THÉÂTRES

Aujourd'hui, à une heure et demie très précise, aux Folies-Dramatiques, répétition générale pour la presse de *l'Auberge du Tohu-Bohu*. MM. les critiques, soiristes et courriéristes seront reçus au contrôle sur la présentation de leur carte.

Demain, première représentation.

Comme nous l'avions annoncé, le Théâtre-Français maintient pour lundi 15 février la première représentation de *la Loi de l'homme*, — date qu'il avait retenue à l'avance.

La répétition aura donc lieu le samedi précédent, 13 février, dans l'après-midi.

Par suite de la résolution de la Comédie, l'Opéra reporté au vendredi 19 la première de *Messidor*.

La répétition générale aura lieu le mardi 16.

On peut donc considérer ces dates comme définitives.

Ainsi que nous l'avons annoncé, la première représentation de *Chemineau*, de M.